

Pierre Cordesse

André Boussac

Un héros méconnu



Editions des Orangers

Pierre Cordesse

André Boussac

Un héros méconnu

Telle une poupée gigogne, l'histoire individuelle est emboîtée dans une histoire familiale elle-même insérée dans une histoire sociale. Chacun s'inscrit dans ce réseau qui situe sa place, son identité. En ce sens, l'homme est histoire.

Vincent de Gaulejac

Editions des Orangers

Un grand merci à Lélette, l'initiatrice de ce petit livre, pour sa lecture critique du manuscrit, ainsi qu'à mon petit-fils Mathieu l'infographiste qui en a réalisé la mise en page.

Avant-propos

Cet été 2011, lors des commémorations des combats du Bruel et de Chanac, nous avons rencontré (il était temps !) Albert Saint-Léger de Florac, dit Bébert pour les maquisards qu'il avait rejoints fort jeune puisqu'il n'avait que vingt ans.

Il nous a tracé le portrait d'un André Boussac méconnu, plein d'éloges pour son ami, « *ce combattant compétent et courageux* ». Sans doute étions-nous trop proches de ce cousin compagnon de jeux pour l'accepter en héros ? Ou étions-nous éblouis par d'autres résistants plus prestigieux ?

Quoi qu'il en soit, nous nous sentons coupables de cet aveuglement et avons tenté, en tant que survivants de cette époque, d'y porter remède par ce récit.

Juliette Cordesse-Valat

1

L'enfance

La courte vie de notre cousin André s'inscrit sous le signe tragique des deux guerres. Tragique et romanesque.

Ses parents, Berthe Barbut et Marius Boussac se marient au début de juillet 1914 et s'installent à Paris pour gérer un hôtel café qui fait aussi commerce de bois et charbon, dans le quartier du faubourg Saint-Antoine, près de la place de la Bastille. Mais dès le mois d'août, Marius part à la guerre, quittant sa jeune épouse déjà enceinte qui ne le sait pas encore puisque l'enfant ne va naître que le 2 mai 1915.



*Pierre et Constance Barbut, les parents de la mariée.
Marius Boussac et Berthe*

Marius parti, pour une guerre que beaucoup espèrent courte et victorieuse, Berthe fait face, elle continue le commerce, pendant quelques mois, tant que sa grossesse le permet.



A la fin de l'année, elle trouve un gérant et retourne à Chanac, dans la maison maternelle où vient au monde un petit garçon que l'on prénomme André Xavier, des prénoms inhabituels dans la famille Barbut qui traduisent l'originalité et la culture nouvelle de notre parisienne.

Elle a beaucoup appris, et changé, en quelques mois, découvre une ville, une société plus complexe, des personnages très différents de ceux de son enfance. Elle a exercé des responsabilités, pris des initiatives, gagné en confiance sinon en autorité, elle a un petit revenu qui lui assure une certaine indépendance, mais dans la maison paternelle elle retrouve sa place subalterne d'enfant, l'habitude de l'obéissance et du respect envers un père exigeant qui est le maître de la maison et dont l'autorité ne se conteste pas.

Elle s'occupe de son enfant, participe aux travaux du ménage et de la cuisine aux côtés de sa mère qui lui laisse volontiers la queue de la casserole. Elle aide son père aux champs, un travail qu'elle n'a jamais aimé et qu'elle subit sous l'autorité exigeante de Barbudou ses critiques et parfois ses menaces jamais exécutées d'un coup d'agulhado, l'aiguillon du bouvier. Un père qui fait appel à elle pour les travaux, nombreux, où la présence de plusieurs personnes est nécessaire, au temps de la récolte des foins à la fin du printemps, puis de la moisson en été et du ramassage des pommes de terre et des betteraves à l'automne. Sa participation est d'autant plus appréciée que le grand frère est parti à la guerre, sur le front, où son régiment de fantassins a été engagé dans les premiers combats, quelque part sur les bords de l'Aisne ou de la Marne. Pendant des mois on n'a reçu aucune nouvelle, puis on a su, par un camarade de régiment, qu'il était tombé à ses côtés au cours d'une charge, le corps ensanglanté. Porté disparu, autant dire mort malgré une faible lueur d'espoir, d'incertitude.

Ses parents endeuillés soutenus par la compassion des voisins allaient vivre dans la souffrance. On apprendrait beaucoup plus tard qu'il avait miraculeusement survécu, son corps inanimé ramassé après la bataille par les brancardiers allemands et finalement soigné et ramené à la vie par un chirurgien allemand. Il allait vivre les quatre années de la guerre à travailler la terre et soigner les vaches d'une grosse ferme dans la lointaine Poméranie. D'un jour à l'autre, les parents passèrent du statut de parents de héros mort pour la France à celui de veinards bénis des Dieux, heureux privilégiés.

Malgré son jeune âge, André a dû ressentir les effets du drame, la souffrance de sa mère, qui pleurait son frère et craignait pour la vie de son mari, celle de ses grands-parents, et plus largement le malheur de la guerre avec son cortège d'inquiétudes, de restrictions, le manque de marchandises et plus encore d'espoir et de gaieté.



Dédé avec sa maman et son oncle Paul



Dédé avec Paul et sa tante Marinou

Choyé par sa mère, caressé et soigné par sa grand-mère, il est entouré d'affection. Ses deux tantes, l'employée des Postes Antoinette qui a largement coiffé Sainte Catherine et déborde de tendresse inemployée, et Marie la normalienne sont si heureuses de cajoler et couvrir de baisers ce chérubin si joli, si gentil, qui les accueille en battant des mains et criant de plaisir à chacune de leurs visites. C'est un enfant entouré, valorisé, aimé. Aimé aussi de

son jeune oncle Paul, le dernier de la famille, qui n'a que quatre ans de plus que lui et joue donc un rôle de grand frère, à la fois son modèle et son meilleur camarade de jeux..



Dédé en costume marin



*Entre Paul (à droite) et Auguste,
le cousin de La Canourgue*

Avec les copains de la rue, ils ont vécu en liberté, organisé des parties de cache-cache autour du rempart du château médiéval, chapardé les pommes vertes ou cherché à capturer à la main les truites du ruisseau. L'hiver, ils ont joué au bonhomme de neige et fait de longues parties de glissade acrobatique sur les pavés verglacés des rues en pente. Ils ont, comme tous les enfants de paysans, participé dès le plus jeune âge, en fonction de leurs capacités, aux travaux de la ferme, à garder les animaux surtout, mais aussi râteler le foin éparé dans le pré, ou les épis de blé égarés, ramasser les fruits de l'automne. Il n'oubliera jamais les veillées d'hiver autour de la table quand, les mains occupées à casser les noix et en extraire les cerneaux pour la fabrication de l'huile ou à arracher les gousses sèches de haricots de leurs tiges, l'on écoutait des histoires tragiques d'un temps très ancien, la famine qui décimait les plus malheureux, la grande crue du Lot qui avait emporté des villages entiers, hommes et bêtes, les méfaits présents encore dans la mémoire villageoise de la bête du Gévaudan dans

les landes de la Margeride voisine. L'évocation de ces malédictions faisait mieux apprécier la sécurité du moment, la clarté du feu dans la cheminée, la chaleur affective de la réunion familiale élargie à quelques voisins. Il aimait aussi les récits fantastiques de loup-garou se faufilant dans la nuit noire des ruelles, les feu-follets sautillant entre les tombes du cimetière, pauvres âmes pécheresses privées du repos éternel. L'heure du coucher venu, il montait dans l'obscurité l'escalier de sa chambre, la flamme vacillante de la bougie dessinant des ombres terrifiantes d'où il craignait de voir surgir une main aux doigts griffus qui lui croque la fesse. Recroquevillé dans le lit, la peur au ventre, il frissonnait à l'idée des "*trèvas*", les revenants qui ne manquaient sans doute pas de hanter cette vieille maison et dont il croyait entendre dans les combles le bruit de chaînes.

2

A Paris

André a donc connu la vie des enfants de paysans, une vie active à la fois libre et protégée, entouré d'affection, même s'il n'a pas connu la présence d'un père. Pour Marius, l'histoire finit mal. Victime de la guerre des gaz, il termine la guerre à l'hôpital avant d'être rendu à la vie civile et à une vie très limitée. Le vaillant bougnat à la santé de fer n'a plus de forces. Toujours essoufflé, il va survivre dans la douleur, crachant ses poumons et peu à peu s'éteindre, laissant une jeune veuve de trente deux ans et un fils de neuf.. Nous sommes en 1924.

Marius est mort, Berthe est repartie à Paris gérer son commerce. Plus tard, elle reprend son fils avec elle, aux alentours de sa douzième année après son succès au Certificat d'études primaires qui marque, comme c'est l'usage en cette fin des années trente, chez les gens du peuple, la fin de l'école, le moment d'entrer dans le monde du travail, souvent comme apprenti ou garçon de course.

Dédé découvre le milieu du petit commerce de la restauration, il seconde Berthe dans le service du bistro et de l'hôtel et se familiarise avec le petit peuple des clients de sa mère, il fait les courses, rencontre les fournisseurs, les commerçants en gros, un autre monde plus ouvert, qui a des relations. C'est par leur entremise qu'il va plus tard connaître ou plutôt côtoyer les privilégiés, la société des riches, le monde du luxe. Grâce à l'un d'eux, il a décroché une place de groom dans l'un des plus grands hôtels, place Vendôme. Il ouvre les portes, manœuvre l'ascenseur, porte les valises des clients, des hommes d'affaires, des



L'adolescent parisien s'initie au vélo et tente même l'apprentissage du violon.



diplomates, de riches oisifs à l'argent facile, aux pourboires généreux quand ils ont le vin gai, ou qu'ils sont simplement heureux, une bonne affaire, une conquête inespérée. Il fait l'apprentissage de la vie en direct, sur le tas, en regardant les intrigues se nouer puis se défaire, les succès et puis les larmes, les drames grands ou petits, les "poules de luxe" se vendant à de gros messieurs fortunés, mais aussi les épouses délaissées, crevant d'ennui et



de solitude, qui sonnent le garçon, pour un oui, pour un non, pour entendre une parole, qui offrent un verre, pour passer un moment, à bavarder, à tuer le temps. Elles trouvent gentil, et mignon, ce jeune adolescent, elles prennent plaisir à sa compagnie, écoutent les histoires de la rue qu'il raconte, qu'il embellit, car il ne manque ni d'imagination ni de bagout, il est amusant et même attendrissant avec son visage encore imberbe, sa peau de fille, il arrive qu'elles quémangent une caresse, un baiser, et c'est ainsi qu'à l'âge où la plupart de ses amis découvrent le plaisir avec une professionnelle dans un hôtel borgne du quartier, il a dans l'exercice de son métier perdu son innocence, dans les bras d'une bourgeoise vêtue de soie, en quelque sorte en service commandé.

3

Le retour

Pour des raisons qui restent pour moi très incertaines, sans doute multiples, d'ordre professionnel et aussi sentimental, après quelques années de vie parisienne, où Dédé est salarié dans l'hôtellerie alors que sa mère s'active dans la gestion de son modeste commerce hôtelier du quartier de la Bastille, Berthe décide de revenir au village natal où elle a acheté et rénové une agréable maison avec balcon, jardin et tonnelle située au cœur du village. Elle a le projet de créer un petit commerce d'alimentation où elle pense qu'elle sera moins surmenée que dans sa folle activité parisienne. La surprise, ce fut quand son fils lui dit : "*Je viens avec toi*". Lui, qui paraissait si parisien, engagé dans la vie de la cité, avec tous ses copains, qui venait de participer activement aux manifestations antifascistes de Février 34, il était prêt à quitter cette ville où il semblait si bien adapté !

-- Moi aussi j'en ai marre de Paris, je veux retourner au village avec toi. C'est là que j'ai passé mon enfance, que j'ai été heureux, à la ferme de grand-père, avec Paul, avec les copains de l'école. C'est pour vivre avec toi que je suis venu ici. Si tu pars, je pars avec toi. Je chercherai du travail là-bas, j'aurai de bons certificats, un garçon du Ritz à Mende, ils n'en reviendront pas !

Le retour au village natal de nos Parisiens Berthe et André coïncide avec les élections municipales de 1935 qui vont donner lieu à une confrontation plus vive qu'à l'habitude entre les deux listes. Le clivage se fait autour de la question de l'école, qui oppose les deux clans depuis le début du siècle. A Chanac, comme dans bien d'autres villages, en l'an 1905, les fidèles s'étaient opposés par la force à l'entrée dans l'église paroissiale des représentants de

l'Etat chargés d'établir l'inventaire des biens du clergé, lors de l'application de la loi Combes de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Trente ans plus tard, le clergé, tout puissant en Lozère, ne se résigne toujours pas à accepter la concurrence de l'école de Jules Ferry laïque et obligatoire. Le curé Falcon refuse de donner la communion à ceux qui osent préférer pour leurs enfants l'école du Diable à celle de Dieu, pression douloureuse pour une population encore très religieuse. Ce n'est pas sans hésitation ni souffrance qu'une minorité de parents transgresse l'interdit, préférant assurer la réussite de leurs enfants, pratiquement garantie à l'école laïque, plus qu'aléatoire à celle des sœurs. L'élection de la municipalité cristallise l'opposition entre les deux parties, les "républicains", qualifiés par leurs concurrents de "laïquards" ou de "rouges", et les "blancs", le parti de l'Eglise.

Cette année-là, malgré la faiblesse des moyens d'information, la radio encore peu répandue et les journaux peu diffusés dans le milieu rural, les nouvelles de la capitale sont connues et commentées. Les manifestations antirépublicaines de Février 1934, et la réponse des forces de gauche unies sous le signe de la lutte contre le fascisme et la guerre ont modifié les attitudes. L'état d'esprit plus offensif de la "gauche" et sa victoire temporaire ont redonné une confiance dans un avenir de justice et de paix qui se ressent dans le moindre village. A Chanac même où le rapport des forces semblait figé, le résultat dépasse les espérances des "républicains". Pour la première fois ils obtiennent cinq élus, sur un total de douze possibles. Un résultat salué comme une victoire. Albert, le mari de Marie, est du nombre. Dès la proclamation des résultats, les supporters manifestent leur joie et arrosent le succès inespéré. Après moult libations, on se concerte sur l'organisation de la fête. Il s'agit d'abord de planter devant la porte de chacun des lauréats le mât traditionnel, décoré de feuillages et portant l'inscription "Honneur à notre conseiller". Les instituteurs, avec l'aide de quelques mères, se chargent de la décoration des arbres. L'occasion d'une sortie pédagogique matinale dans la campagne pour ramasser fleurs et branchages, suivie l'après-midi d'une leçon de travaux manuels. Le menuisier fera des pancartes de bois où un électeur un peu artiste tracera les lettres de la victoire sur fond de peinture tricolore.

La journée se termine en liesse au restaurant du village autour de la table du banquet offert par les heureux élus à tous ceux qui avaient participé au succès de la liste et à la réussite de cette journée de fête. Le bruit cadencé des pas des danseurs, aux accents de l'accordéon, allait se prolonger tard dans la nuit douce, à la clarté de la lune et dans la chaleur de l'amitié partagée, le bonheur de se sentir unis, communiant dans le même idéal d'une société fraternelle.

André a grandi, vécu et travaillé à Paris, découvert une société tellement différente, faite de la rencontre de cultures multiples, antagonistes et complémentaires. Une ville où se côtoient les extrêmes, sans vraiment se rencontrer, depuis les clochards tendant la main pour tenter de survivre jusqu'aux occupants des beaux hôtels particuliers à la domesticité servile, qui détiennent la richesse et le pouvoir, ceux que l'on appelle alors "les deux cents familles". A Paris, il a découvert l'injustice, et s'est trouvé tout naturellement dans les rangs de ceux qui réclament pour tous "le pain, la paix, la liberté", ceux du Front populaire.



Ce garçon dynamique redécouvre avec bonheur son village, ses amis d'enfance, mais il trouve bien mornes leurs loisirs du dimanche, les longs après-midi de parties de belote ou de billard. Il entreprend de changer les habitudes, de secouer la monotonie de la vie. Il commence par créer un club de football, qui ne sera pas un banal "football club" ni une vulgaire "Association sportive", mais le "Cercle Populaire Chanacois", un nom d'actualité reflet de l'engagement idéologique de son créateur.

Les mauvaises langues, nos concurrents, les qualifiaient de "cercle des panardeurs chanacois". Il est vrai que nos jeunes, découvrant tardivement l'art du ballon rond, avaient plus de volonté que de technique, plus de force que de finesse, et que les fins dribbleurs avaient intérêt à ne pas laisser traîner leurs chevilles près de leurs godasses. Toujours est-il que, sans terrain convenable, avec des équipements individuels sommaires, le CPC permit aux jeunes gens de Chanac, et à un noyau de supporters adultes, de découvrir les vertus d'un jeu collectif, devenu de nos jours un véritable fait social.

André eut bientôt un nouveau projet. Il voulut ajouter à cette activité physique une dimension intellectuelle, culturelle, susceptible de rassembler ceux que le football laissait indifférents, en particulier les jeunes filles. Il alla voir sa tante l'institutrice, la référence culturelle de l'ancien élève qu'il était, et lui demanda de l'aider à monter une pièce de théâtre,



populaire, facile, capable de séduire le public villageois. Le choix se porta sur une farce du moyen-âge, "*la farce de Maître Patelin*". Quelques jeunes hardis se lancèrent allègrement dans l'aventure. Apprentis, collégiens ou paysans montrèrent le même enthousiasme. C'est ainsi que, passant près du Pont-vieux, de bon matin, mon père eut la surprise d'entendre, surgissant des brumes matinales, une voix déclamant à tue-tête. C'était Charles, le berger de la ferme voisine, qui apprenait son rôle en plein champ. Malgré ses multiples tâches d'institutrice chargée d'une famille de six enfants, maman s'investit dans le rôle de metteur en scène, plaçant et dirigeant les acteurs, indiquant le ton, l'expression, faisant le commentaire de texte, apportant les corrections

nécessaires. Elle s'occupa des costumes, du maquillage. Son mari s'était chargé de la fabrication de l'estrade, de la mise en place des cloisons, des coulisses, des rideaux de scène, de la recherche du mobilier et des accessoires. Nous assistions aux répétitions, partageons la fébrilité, l'inquiétude et la jubilation des acteurs, nos yeux d'enfant s'émerveillant de la naissance, ex nihilo, d'un phénomène magique, une création artistique, fruit d'un travail collectif s'effectuant dans le doute, la douleur et le bonheur partagés.

La représentation eut lieu dans la grande salle du *Triadou* qui allait bientôt s'appeler "salle du refuge" pour avoir servi de lieu d'accueil aux réfugiés espagnols puis à ceux de l'exode de 1940. Ce fut un triomphe. La salle, comble, applaudit longuement les acteurs, qui s'étaient donnés avec conviction et peut-être un certain talent. Le public était tout aussi néophyte, ignorant tout du théâtre, du cinéma et, bien sûr, de la télévision. Il avait la fraîcheur et la naïveté de l'enfance. Un public spontané, indulgent, disponible, admiratif devant les compétences insoupçonnées de ses jeunes et la qualité de leur production. Il venait de participer au meilleur spectacle de sa vie, le seul qu'il ait jamais vu jusque là.

Gai, dynamique, chahuteur, et volontiers provocant, Dédé Boussac est le leader apprécié de ses copains, avec lesquels il aime faire des blagues, histoire de rompre la monotonie de la vie du village. Il a l'imagination féconde, la parole facile, il raconte des histoires, des anecdotes qu'il invente ou embellit, utilisant volontiers l'occitan, que l'on appelle alors le patois, une langue qu'il maîtrise parfaitement, qu'il a apprise à la maison natale. L'un de ses bons amis de jeunesse, Roger Borrel, aujourd'hui décédé, était resté admiratif, nostalgique de sa hardiesse, de son culot. Des années plus tard, c'est avec tendresse et émotion qu'il m'a rapporté, des années après sa mort, deux anecdotes, deux prouesses de son vieux copain Dédé.

Un jour, à l'issue d'une partie de cartes prolongée tard dans la nuit, il propose à ses amis une virée à la ville voisine, et il les emmène à la maison de sa mère, ouvre la porte du garage. Surprise ! les phares et le pare-brise d'une automobile reluisent dans l'ombre, reflétant la maigre lumière de l'éclairage municipal. C'est la voiture de son oncle, remise là pour une raison exceptionnelle. Il faut profiter de l'aubaine. Les automobiles, en ce temps heureux où les vols sont inconnus, du moins à la campagne, n'ont pas de clef. A pas de loup, ils ont vite fait d'ouvrir précautionneusement le portail, et de pousser la voiture, discrète sur ses pneumatiques, jusqu'au bas de la rue où ils peuvent lancer le moteur, d'un énergique tour de manivelle. Et voilà la joyeuse bande en route pour les plaisirs de la ville nocturne. André avait prouvé une fois encore sa hardiesse, sa capacité d'initiative et de refus des interdits, et conforté son statut de leader.

Pour se distraire, il s'est mis à chasser. Il a un chien, un bel équipement, fusil, gibecière, vêtements adaptés. Un vrai Tartarin, dont il a la faconde. Mais il manque quelque peu de conviction, de flamme. C'est ainsi qu'un jour où il est parti à l'heure où les vrais amateurs s'appêtent à rentrer, arrivé en haut de la côte, il croise l'un des meilleurs fusils qui, après les civilités d'usage, lui montre la "belle lièvre" qu'il a tuée au lever du jour. Boussac propose de lui acheter à la fois son lièvre et son silence. Le magnifique animal, de plus de dix livres, change aussitôt de sac. L'acquéreur prend soin de laisser dépasser les longues pattes, qui pendent dans son dos. Après un temps raisonnable de promenade rendant plausible son exploit, il regagne le bourg, à l'heure de la sortie de la grand'messe, où la rue est la plus animée, répondant modestement à chacun : *"oui, j'ai tué un beau levraut"* pour que, admiratifs, ils s'exclament : *"tu parles d'un levraut ! il est gros comme un âne ! Tu es le plus fort, Dédé."* Et Dédé, bombant le torse, redressant sa courte taille, poursuit sa marche triomphale et va déposer son trophée sous les yeux admiratifs de sa mère crédule, fière de son

Nemrod de fils. Mais, sous prétexte "d'arroser ça", il va aussitôt confesser son innocente supercherie à ses amis.

L'année mille neuf cent trente huit restera dans l'histoire comme le prélude de la guerre. Dès le 12 mars les troupes allemandes entrent en Autriche. En Septembre, les alliés cèdent à Munich devant les revendications allemandes sur une partie de la Tchécoslovaquie, contre une promesse fallacieuse de paix définitive. Les hommes suivent ces événements dans l'angoisse.

André est trop occupé par ses propres affaires pour s'y impliquer entièrement. Fatigué de travailler comme employé dans l'hôtellerie, il a créé une entreprise personnelle. Un commerce en gros de fruits et légumes. Il a investi le produit de la vente du commerce familial parisien de ses parents dans l'achat d'un camion, la location de locaux, entrepôt et pied-à-terre, à Mende, et va acheter dans le midi à Nîmes, Cavaillon ou Roquemaure les primeurs qu'il vient revendre aux détaillants lozériens. Sur la lancée, il a convaincu sa mère d'ouvrir dans la remise de sa maison un magasin d'alimentation qu'il approvisionnera lui-même. Il va donc, une ou deux fois la semaine selon les saisons, parcourir plus de trois cents kilomètres sur les routes étroites et sinueuses des Cévennes, par les cols de Montmirat et de Jalcreste qui débouchent sur les villes noires de La Grand'Combe et d'Alès, noires de charbon mais rouges de la combativité des mineurs qui arrachent du cœur de la terre, au risque de leur vie, la précieuse énergie des temps modernes.

Pour se trouver dès les premières heures sur le carreau du marché, il doit rouler le plus souvent toute une partie de la nuit, s'arrêtant selon sa fatigue ou sa fantaisie dans tel café de Florac ou d'Alès, tel restaurant de Vézenobres ou du Collet de Dèze. Il découvre d'autres hommes, de métiers et d'origines différents. Les maraîchers des bords du Rhône, les producteurs de fruits de la Drome, d'olives du Gard, les courtiers, les grossistes ses confrères et concurrents, ou leurs chauffeurs, mais aussi tout au long de la route, les travailleurs les plus divers, les vigneron de la plaine, les métallos de Tamaris, les cheminots nîmois, les mineurs du bassin, les paysans cévenols pauvres et fiers, secs et bruns comme leurs ceps ou le tronc de leurs amandiers. Tout un peuple actif, varié, bariolé, aux accents chantants ou rocailleux, de toutes les couleurs, et de toutes les nationalités. Les Italiens près du Rhône, les Espagnols dans les vignes, et au pays des mines ou de la métallurgie les Kabyles, les Marocains, les

Portugais et même les Polonais au teint clair se mêlent aux Cévenols de souche. Moderne Tour de Babel.



Cette vie aux journées interminables, faite de longs parcours souvent nocturnes, aux horaires irréguliers, André l'aime. Il gagne un argent qui lui semble facile, qu'il dépense allègrement, au restaurant, au bistrot, avec des amis de rencontre, des filles vénales.

Au village il raconte avec la joie au fond des yeux cette vie multiple, faite de rencontres, d'imprévu, de surprises malgré la routine apparente et les contraintes. Ses copains du football l'écoutent avec envie, et, s'ils le peuvent, se joignent à lui, dans ses voyages. Ils l'aident à charrier les cageots, charger et décharger le camion. Ils partagent ses parties de plaisirs, les

beuveries, les amours faciles d'un soir, et aussi les discussions politiques, les affrontements qui opposent en ces temps troublés, marqués par les malheurs de la République espagnole et la menace hitlérienne sur les pays d'Europe, nationalistes et pacifistes, communistes et anarchistes, ouvriers et bourgeois. On parle de la guerre et de la paix, des salaires et des profits, de dictature et de démocratie, d'antisémitisme et de racisme.

Au volant de son camion, à quelques mois de la plus grande catastrophe de tous les temps, André, empli de l'enthousiasme de la jeunesse, sourit à l'avenir. Une photo le montre avec un bébé caniche qui fut sa mascotte



d'un jour, peut être par besoin d'affection, peut-être pour montrer son originalité, sa différence dans son milieu paysan dont la culture refuse les bouches inutiles et qui qualifie péjorativement les chiens de compagnie de *chi de soupo* chien de soupe, en opposition aux animaux respectables, les travailleurs de la ferme, le *chi de biro*, chien de berger au rôle indispensable et le *chi de chasso* utile pour le loisir du dimanche et le civet éventuel.



4

La guerre.

Mais finis le football, le théâtre, les fêtes votives, la chasse. La douce euphorie du Front populaire s'éloigne avec les années mélancoliques puis tragiques : 1938 et l'abandon de Munich, 1939 et l'Espagne, 1940 la drôle de guerre et la défaite, enfin l'Occupation et son cortège d'humiliations, de tristesses et de révoltes.

Le petit village de Chanac, endormi dans son vallon, n'échappe pas à la grande Histoire et deviendra terre d'accueil pour bien des déracinés de toute l'Europe.

Les Espagnols d'abord fuyant les armées de Franco qui en mars 1939 submergent la Catalogne. C'est *la retirada*. Ils se précipitent vers la France, apeurée sinon hostile, où ils sont parqués sur les plages du Roussillon ou dans des camps pyrénéens. Les hommes et les Rouges reconnus y resteront longtemps, leurs familles dispersées loin des frontières. Le préfet de la Lozère reçoit son contingent qu'il affecte ici ou là, à Mende, Marvejols, Florac et dans de plus petits villages dont Chanac qui les accueillent dans des maisons inhabitées, misérables, où nos amis espagnols démunis de tout vont vivre plusieurs années.

Le mois de juin 1940 reste dans les mémoires comme celui de la défaite de la France et de la débâcle. Sur la route nationale les Chanacois voient s'écouler un flot de voitures surchargées de matelas et de ballots, de camionnettes ployant sous le poids de familles entières, toute une population de gens apeurés qui ont fui la canonnade, de plus en plus loin. Des provinces entières de la Belgique et de la France du Nord se sont jetées à l'aventure, poussées par les récits des retraites anciennes, des crimes de l'occupant. Une foule énorme a

envahi les gares, s'est accrochée au marchepied des wagons, a sorti les voitures automobiles ou à cheval, les vélos ou même les poussettes d'enfant et s'est élancée en direction du Sud. La municipalité avait organisé un accueil dans une grande salle du bas du village que l'on appellerait désormais "salle du refuge". Ils y étaient réconfortés, recensés, puis accompagnés vers une famille hospitalière ou, simplement, la paille d'une grange. La plupart d'entre eux, rassurés par la signature de l'armistice, allaient reprendre quelques jours plus tard le voyage, pour aller s'assurer que leur demeure avait été épargnée, dans leur ville où résonnaient maintenant le pas martial et les chants de guerre des vainqueurs arrogants. D'autres, plus rares, plus prudents, prolongèrent de quelques semaines ces vacances involontaires.

L'année suivante, par couples discrets, une dentiste et son mari asiatique, un tailleur allemand et sa femme, une famille de bourgeois parisiens au Triadou, une dame distinguée et ses filles dans la grande maison d'En Roche, un couple Dreyfus, des gens d'un certain âge, des bourgeois cultivés et riches, dans une des plus belles maisons du village. Des Cohen, des Meyer, mais aussi des Boisson, des Verdier, citadins aux mains blanches employés de commerce ou de banque s'embauchèrent avec courage dans les entreprises forestières, seul secteur qui offre des emplois. C'est dans la douleur qu'ils y firent un difficile apprentissage, le temps d'aguerrir leurs muscles et de tapisser leurs mains d'une couche de corne protectrice. Peu confiants dans la validité de leurs fausses identités, ils allaient au fil des mois s'effacer dans l'inconnu, vers des lieux d'accueil jugés plus sûrs, connus d'eux seuls, et qui trop souvent devaient s'avérer inefficaces contre l'acharnement de la Milice et de la Gestapo.

Dès l'été 1941 dans les baraquements en bois de la Vignogue initialement construits pour héberger un chantier de jeunesse de Pétain sont regroupés trois centaines d'étrangers jugés suspects, à surveiller de près, pour leur passé de combattants antinazis, le plus souvent anciens des Brigades internationales de la guerre d'Espagne. Parmi eux une majorité d'Espagnols, une forte proportion d'Allemands, des Polonais, des Autrichiens, et d'autres nationalités européennes quand ils ne sont pas dits apatrides. Ils sont placés chez des agriculteurs, dans des entreprises forestières, dans la construction de routes et de chemins, aux aciéries de Saint-Chely d'Apcher ou dans les mines de La Grand Combe. Ils sont tenus à l'écart de la population, ne sortent guère du camp situé en dehors du village.

Tous ces exilés vivent mal, souvent pauvres, ils ont besoin de tout, et aussi de chaleur humaine. C'est à quoi s'emploient André et notre famille. Paul aménage dans sa grange un recoin pour servir d'abri aux pourchassés, Berthe donne nourriture, vêtements ou vaisselle aux indigents, elle prépare des colis de vivres pour les déserteurs du camp que Dédé guide vers le maquis des Cévennes où il a quelques contacts. Elle trouvera pour le tailleur une cache sûre dans une ferme isolée du causse. Marie distribue des vivres et des vêtements collectés par le syndicat des instituteurs. Il faut aussi aider à trouver du travail pour le berger ou le domestique agricole, des clients pour le tailleur ou la dentiste. Les républicains de Chanac seront un peu seuls dans leur démarche fraternelle. Il faut dire que les réfugiés n'ont rien qui appelle la sollicitude des bien-pensants. Ils sont anarchistes, communistes, athées, leurs enfants Libertad ou Harmonia sont élèves de l'école laïque.

La France a perdu la guerre. Après l'armistice s'ouvre le temps de l'Occupation. Celui du sang et des larmes, mais aussi de l'humiliation et de la faim.

Les conquérants hitlériens annexent l'essentiel de la production de nos usines pour équiper et nourrir leurs soldats. On va répartir le restant entre les Français, pour assurer leur survie. Des tickets de rationnement donnent à chacun, en fonction de son âge ou de la pénibilité de son travail, la possibilité d'acheter une ration de pain, de sucre, de pâtes ou de matières grasses, mais aussi de savon, de tissu, de fil, de chaussures.

André continue son commerce de fruits et légumes, mais la pénurie d'essence le contraint à équiper son camion d'un gazogène, moteur marchant au bois qui ne fournit qu'une énergie débile. Le camion se traîne sur les pentes, les marchés du midi sont plus longs à atteindre. Les légumes eux-mêmes se raréfient, réquisitionnés pour les Allemands, et mangés par les autochtones, dont ils constituent la seule nourriture, arrosée d'une généreuse rasade de vin. Les valeurs, avec la guerre et les restrictions, ont basculé. La Lozère, pays de polyculture aux jardins multiples et aux petits élevages familiaux de lapins et poulets, devient soudain un pays riche, cependant que les régions viticoles et industrielles sont démunies. Le commerce d'André, en fonction de la demande, va s'inverser. Il achète en Lozère des pommes de terre, des choux, choux-raves, qu'il revend dans le midi. Ses amis les cafetiers et restaurateurs du bord de la route sont les premiers de ses clients :

-- Dédé, si tu pouvais me trouver un jambon, ou un agneau, dans ton pays de cocagne, ça ferait plaisir à mes clients qui crèvent la dalle. Je t'en donnerai un bon prix, et si jamais tu as besoin d'un service en échange, tu pourras compter sur moi.

André dissimulait sous ses cageots de choux quelque gigot, de la volaille ou des lapins, avec le sentiment de rendre service, et le plaisir de narguer l'ennemi.

-- Encore un que les Boches ne mangeront pas !

Mais ces produits sont de plus en plus contrôlés, et très difficiles à se procurer. Même les pommes de terre sont bientôt interdites à la vente. Il a l'idée de fabriquer de la choucroute, dont il remplit des boîtes de conserves serties et stérilisées dans des lessiveuses. A l'automne, après une bonne sortie de champignons, il les achète aux villageois et les met en boîte, qui s'arrachent à l'arrivée. Il lui arrive de glisser entre les cartons de conserves une carcasse d'agneau ou des bocaux de pâté de porc ou de volaille de fabrication familiale qui soulèvent l'enthousiasme des affamés. Jusqu'au jour de 1942 où un contrôle plus minutieux aboutit à une forte amende, et la perte du chargement confisqué. Ce qui met un terme à son commerce.

Que faire ? Les mines du bassin d'Alès ou de celui de Decazeville et de Carmaux sont plus actives que jamais et gourmandes de poteaux de pin pour le boisage des galeries souterraines. Les collines entourant Chanac en sont couvertes. Il se reconvertit en marchand de bois. S'il a un certain sens du commerce, il est incapable d'estimer sur pied le volume et donc la valeur marchande d'une parcelle, il ne connaît rien des techniques d'abattage et de sciage. Il n'a ni le savoir-faire, ni les muscles, ni l'entraînement du bûcheron. Il y a heureusement, pour assurer ses besoins, les maigres ressources de l'épicerie maternelle, qui vend les rares produits contingentés,



Dans le jardin de Berthe, en famille, avec Paul, Maria, Georges le Russe et sa maman.

contre des tickets que Berthe passe en fin de mois de longues heures à coller sur les cahiers réglementaires. André rentre le soir le dos scié, les mains pleines d'ampoules douloureuses, cependant que l'avancement de son travail est dérisoire. Découragé, il va se consoler le dimanche dans les bras d'une fille dont la vulgarité effraye sa mère le jour où il ose la lui présenter.

L'hiver de 1943-44 est à nouveau très rude. La France occupée a faim et froid. L'avance soviétique est freinée sur le Dniepr. La reconquête de l'Italie se heurte au mont Cassini à un sursaut désespéré des nazis. Au printemps, les armées alliées progressent sur tous les fronts, en Italie du Nord et surtout en Ukraine. Les Français rivés au poste radio attendent un débarquement annoncé mais qui semble ne plus vouloir se produire.

André le pacifiste, qui a évité la guerre de 1939 en simulant une paralysie de la main droite liée à un accident d'auto, retrouve toutes ses facultés et un ardent sentiment patriotique. Au début de mars 44, il embrasse sa mère, et part au maquis, pour participer aux combats de la Libération qui lui semblent très proches. C'est quelque part sur le plateau de la Haute-Lozère, dans la région escarpée et boisée au dessus de Saint-Germain du Teil qu'il va apprendre le maniement des armes. Trop rares armes parachutées ou récupérées sur l'ennemi au cours de rapides accrochages, ou pris par la force aux gendarmes ou miliciens.

Depuis le printemps, et plus encore après le débarquement en Normandie, nombreux sont les volontaires, confiants dans une victoire désormais possible, qui passent au maquis. Les cadres de la résistance ont les plus grandes difficultés à encadrer, former, et surtout équiper les nouveaux arrivants, malgré de rares parachutages d'armes légères, au cours du mois de Juin, en haute-Lozère. Les maquisards, souvent vêtus d'un blouson de cuir, qui joue le rôle d'uniforme et de moyen d'identification, développent attentats et sabotages. Ces blousons initialement destinés à Vichy ont été, au nombre de sept à huit mille réquisitionnés aux ateliers Fabre de La Canourgue, dans la nuit du vingt-deux Mai, par un fort commando du maquis, qui les emporte dans une dizaine de camions. (D'après son frère d'armes Bébert, c'est notre Dédé qui aurait recueilli les renseignements préalables sur les locaux, les horaires, les complicités possibles à l'intérieur de l'entreprise).

Depuis le printemps, les embuscades se sont multipliées, à l'initiative des maquisards, en Cévennes surtout. Parfois ce sont les occupants, renseignés par la milice ou quelque collaborateur, qui entreprennent l'encerclement de "terroristes". Sans succès en Avril à La Picharlerie, où les rebelles réussissent à passer entre les mailles du dispositif.

Les Allemands vont prendre, dès la fin mai, une cruelle revanche sur le causse Méjean, près de La Parade. Informés par les autorités pétainistes, les T.O. troupes d'occupation, ont réuni des centaines de soldats, armés jusqu'aux dents, pour aller encercler un groupe de jeunes maquisards téméraires. Au petit matin, l'étau mis en place dans la nuit s'est resserré. Malgré une défense désespérée, le maquis Bir-hakeim est anéanti. Quelques rares volontaires parviennent à passer entre les mailles du filet. Trente-quatre meurent en combattant, vingt-sept prisonniers sont fusillés le lendemain à La Tourette, aux abords de Badaroux, après avoir subi des tortures. Parmi eux Louis Dides, un magnifique athlète côtoyé sur les terrains de foot, champion de cross-country, dont le jeune frère, Jeannot, sera mon condisciple en classe de Seconde à la rentrée suivante. Les photos des martyrs de la Tourette, visages criblés de balles, tachés de sang, tragiques, exposées à la Libération dans la vitrine du local du Front national, hanteront mon sommeil avant de s'inscrire à jamais dans ma mémoire. Cette tragédie se veut une manifestation de force de l'occupant. C'est aussi la confirmation de l'existence de troupes armées de patriotes, (dont les coups de main audacieux circulent, rapportés de bouche à oreille), prêtes à prendre une part active à la libération du sol français, en soutien au débarquement allié impatientement attendu depuis des mois. Ce sont des Français, lieutenant et commandant de gendarmerie, et préfet, qui ont pris la décision d'informer l'ennemi. Condamnés à mort, ils paieront de leur vie leur servilité à l'occupant, ou leur lâcheté devant une prise de risque qu'ils se montrent incapables d'assumer.

Le débarquement si longtemps attendu se produit enfin le 6 Juin sur les côtes normandes. Il décuple les volontés, gonfle soudain les effectifs des patriotes engagés au combat. Les attentats contre les voies et les routes, mais aussi contre les colonnes de soldats se multiplient, pour affaiblir l'ennemi et retarder l'arrivée de ses renforts sur le front de Normandie.

Au début de Juin, la présence d'un gros maquis de trois mille hommes au mont Mouchet, à la limite des trois départements de la Haute-Loire, du Cantal et de la Lozère, constitue une grave menace pour les troupes d'occupation qui décident de les attaquer avant qu'ils ne soient sérieusement armés et organisés en une redoutable armée. Les 11 et 12 juin ils lancent une offensive d'encerclement qui donne lieu à des combats très meurtriers de part et d'autre. Cette attaque n'est pas couronnée de succès. On évalue à un millier le nombre de soldats allemands tués, mais on déplore quatre cents morts chez les maquisards. Auxquels

s'ajouteront les deux centaines de victimes de l'encerclement de Chaudesaygues, dans les jours qui suivent. Les villages des environs paieront chèrement leur soutien actif aux maquis. Paulhac et Clavières seront dévastés par le feu. On dénombrera vingt-six fusillés dans le village de Ruynes en Margeride.

De Dédé le maquisard nous ne savons rien, jusqu'à cette nuit de juillet où il sort de la clandestinité pour venir, en coup de vent, embrasser sa mère, et revoir et rassurer sa famille. Un souvenir fort, de bonheur et de malheur à la fois, que celui de mon cousin en blouson de cuir de maquisard et calot militaire coquettement incliné sur le côté, tout auréolé de gloire et d'aventure, toujours aussi gai et dynamique, venant au cœur de la nuit nous tirer du sommeil pour nous saluer d'un baiser qui devait être son dernier adieu, puisqu'il allait donner sa vie quelques semaines plus tard, dans un combat aux portes du village.

Nous savions qu'il avait pris le maquis, qu'il vivait dans la clandestinité, caché quelque part dans la région de Saint Germain du Teil. La prudence nécessaire ne lui permettait pas d'en dire davantage. La confirmation de sa présence là, au pied de la montagne du Mailhebiau, nous a été donnée tout récemment par Albert Saint-Léger, dit Bébert qui l'a rencontré à plusieurs reprises dans le cadre de la mission de protection de la Mission militaire interalliée parachutée le 9 juin dans les parages du Mailhebiau qui lui avait été confiée. Les quatre officiers venaient d'Alger, (un major anglais un capitaine néo-zélandais et deux français) pour négocier des parachutages d'armes avec les chefs de la Résistance. Henri Cordesse, alias Robert, rapporte cette entrevue capitale dans son livre *Histoire de la résistance en Lozère*. Je le cite : « *La mission est conduite à la ferme isolée de Plagnes, proche de Trélans, où le propriétaire, M. Cayrel, la reçoit avec générosité et beaucoup d'égards. Immédiatement alerté, le colonel Carrel, accompagné de Mathias, Ernest et Robert se rendent à Plagnes, Pierrette assure les liaisons, difficiles pourtant, en un temps record* ». Dédé est l'assistant de Pierrette Foulquier, agent de liaison pour le secteur de La Canourgue Banassac, et c'est dans cette activité que Bébert, jeune volontaire de 20 ans seulement mais résistant déjà expérimenté, le découvre. Sous son allure de baroudeur en veston de cuir fauve et son calot (offert par un ancien des Brigades internationales de la guerre d'Espagne) il apprécie chez ce camarade d'armes qui est son aîné de dix ans son allant, son sérieux surtout et ses ressources, son initiative, sa débrouillardise et sa bonne humeur. Ils se voient régulièrement, plusieurs fois par semaine, à Plagnes d'abord et ensuite au maquis de La Blatte, près de Bonnecombe. Ils se lient d'amitié, ils se plaisent à communiquer entre eux en

patois occitan que, me dit Albert, Dédé maîtrisait bien. La mort allait mettre fin à leur début d'amitié, quelques semaines plus tard.

Le DVD *La résistance en Lozère* édité par l'Association départementale des anciens de la Résistance apporte quelques précisions sur son séjour au maquis. Je cite : « *Intégré au corps franc de Haute Lozère dans la compagnie Bernard, il sert aussi d'agent de liaison sous les ordres du capitaine Yvan Sohm dit Le Breton. Adjudant-chef, il va être promu lieutenant* »

Le héros.

Ce jour-là, dix Août mil neuf cent quarante quatre, se tient sur le causse de Sauveterre, à la ferme de la Vialette, près de La Capelle, une réunion capitale des responsables de la Résistance en Lozère. Les chefs des maquis de la haute-Lozère, Ernest, Robert, Thomas, rencontrent ceux des Cévennes, Barry et Bruguier, sous la présidence du chef régional Carrel. Il s'agit de mieux coordonner les actions, à la veille des combats pour la libération du sol national, que l'on sent imminente.

Pour veiller à leur sécurité, une embuscade a été mise en place, organisée par le capitaine Georges qui a posté des tireurs de part et d'autre de la route nationale, au-delà de la gare de Chanac en direction de Mende, avant le village du Bruel.

Nous sommes, mon cousin Lucien Barbut et moi, en plein travail, occupés à moissonner l'orge dans un champ du vallon de Bernades, tout près du village. C'est une belle journée estivale. Le soleil déjà haut fait ressortir l'or des épis mûrs à point, que la faucheuse abat régulièrement dans son tic-tac mécanique. Seul le crissement des insectes accompagne cette scène bucolique quand, vers le milieu de la matinée, éclate une rafale d'arme automatique, suivie de plusieurs autres. Les coups de feu, qui semblent tout proches, s'espacent puis cessent bientôt. Interloqués, nous interrompons la moisson, et échangeons des suppositions, cherchons à cerner l'origine de cette fusillade inattendue. Mais le calme semble revenu, le travail presse, et nous décidons de poursuivre notre tâche. Au repas de midi, nous apprenons qu'un convoi allemand a été pris en enfilade sous le feu des fusils mitrailleurs, et durement touché. L'ennemi a perdu de nombreux soldats, et il y a eu des désertions.

La foule de curieux que la fusillade du matin a attirés au Terras ou au Serre, d'où la vue, superbe, plonge sur la vallée, reconnaît avec surprise, et enthousiasme, parmi les occupants de la traction du maquis qui vient de s'arrêter devant leur groupe Dédé Boussac, l'enfant du village, en blouson de cuir et calot militaire, mitraillette en bandoulière, tout excité de son exploit.

Profitant de la réussite de leur piège, les maquisards ont décidé de s'emparer des armes allemandes, ces armes qui font si cruellement défaut aux maquisards, et de les transporter en un lieu sûr, sur le causse. Trois fois, quatre fois, ils parcourent la route du Cros, acclamés en héros, dans leur voiture chargée d'armes, sous les acclamations.

Il serait sage de se retirer, avant le retour des Allemands, et le chef s'apprête à en donner l'ordre, mais Dédé grisé par la facilité de la victoire, méprisant le danger, ne pense qu'à s'emparer du camion et de son chargement. Malgré les réticences de leur chef, avec son camarade Jourdan, un jeune gendarme (fiancé d'une jeune fille du village) passé au maquis, ils retournent sur le lieu de l'embuscade, suivent le sentier des pêcheurs qui longe la rivière. Tandis que Jourdan fait le guet, Dédé grimpe sur la route, saute au volant du véhicule. Le cœur battant, ivre d'espoir, il met en marche le moteur. Il ne voit pas la mort venir, avec l'ennemi qui le frappe dans le dos et l'abat, victime de son audace.

Au village, c'est l'attente, le silence puis, vers seize heures, la rumeur qui monte, les Allemands seraient revenus de Mende et Dédé aurait été abattu sur le camion parmi les armes convoitées.

En fin d'après-midi, guidés par monsieur Guizard, le chef de gare que les assassins viennent de réquisitionner au passage, un groupe d'hommes armés, gestapistes ou miliciens, traverse le village. Au passage, Guizard dit en Occitan à des badauds ce que chacun avait pressenti à l'écoute des coups de feu : "*venon de tuar Boussac*", ils viennent de tuer Boussac. Ils arrivent chez sa mère, fouillent la maison, à la recherche d'armes ou de documents, lui demandant où se trouve son fils, disant qu'ils savent que c'est un terroriste, un type dangereux. Ce qui tout à la fois inquiète et rassure la pauvre mère. S'ils le recherchent, c'est qu'il est vivant, qu'il a réussi à leur échapper. Ce qui décuple son courage. Après avoir tout fouillé, s'être emparé de quelques marchandises de l'épicerie-primeurs, les ennemis ressortent dans la

cour, où les gardes de leur escorte ont retenu des visiteurs, des amis comme monsieur Reynier, ou mon camarade Yves Arnal venus aux nouvelles, et mes deux sœurs Lélette et Dédée, âgées de dix-neuf et dix-huit ans, l'une d'elles les jambes égratignées lors d'une chute de bicyclette toute récente. Ils accusent tous ces gens d'être membres du maquis, tombés dans la souricière. Montrant les écorchures de Dédée, ils la dénoncent comme agent de liaison, qui s'est accroché, dans les bois, aux ronces du chemin, en portant des armes aux réfractaires. Ils les alignent contre le mur, mitraillettes pointées vers les poitrines. Lélette me dira plus tard son étonnement devant son sang-froid du moment, son indifférence devant l'inéluctable, se disant : "*Eh bien voilà, je vais mourir*", comme tous les autres, ceux de la Tourette, ceux d'Oradour. Il semble qu'il soit parfois facile de mourir à vingt ans. Du moins dans une telle période de lutte, de haine, de sang, et d'héroïsme. Mais soudain les fusils s'abaissent. Nous allons vivre. Le témoignage du maire pétainiste, Pagès, qui explique qu'il s'agit bien de nièces et de voisins, les a finalement convaincus de leur méprise. Les vainqueurs s'éloignent, sur une vague menace : "nous reviendrons...".

Les Gestapistes se satisfont-ils de la mort d'André ? Ou bien savent-ils, en ce dix Août 1944 que leur combat est perdu, qu'ils auront bientôt à répondre de leurs actes, et qu'un témoignage en leur faveur pourra leur être utile ?

A la tombée du jour, une charrette roule sur les pavés et s'arrête dans la cour de Berthe. Allongé de tout son long entre les ridelles, André semble plus grand. Le visage blanc est calme et beau, sans tache aucune. Les hommes descendent le corps dans un impressionnant silence, avec ce seul mot adressé à Berthe : *Lou ti pourten*, on te l'apporte.

Le surlendemain, jour des obsèques, bravant l'interdit, ces mêmes hommes accompagneront à l'église et au cimetière le cercueil d'André précédé du drapeau français. L'on dit aussi, mais est-ce déjà la légende, que peu après une délégation du maquis est venue au cimetière rendre les derniers honneurs à cet héroïque combattant.

L'embuscade du Bruel a été un vrai succès militaire. S'il a coûté la vie à deux maquisards, un jeune homme du commando, André Charletoux, originaire de Clermont-Ferrand abattu au cours de l'attaque du matin, son arme enrayée, et l'après-midi à notre Dédé, les Allemands ont eu une trentaine de morts. En plus, une vingtaine de leurs soldats, des

Arméniens enrôlés de force dans la Wehrmacht ont profité de l'occasion pour prendre le large et gagner les bois. Plus tard, à la tombée du jour, ces militaires malgré eux, après avoir erré dans les bois des Landels et de Bouquet, se sont retrouvés sur le causse dans la région de la ferme des Arts. René Barathieu, un jeune FFI natif de Ressouches les a pris en charge et guidés à travers bois jusqu'à La Capelle où il les a remis aux cadres de la Résistance.

Notre cousin Henri Cordesse, Robert dans la clandestinité, dans son *Histoire de la Résistance en Lozère*, raconte la fin de cette aventure : « Une étrange troupe chemine au long de chemins de terre qui, généralement à travers bois, conduisent jusqu'à Auxillac et au pont de Salmon. L'obscur clarté de cette belle nuit d'été, le paysage sombre des bois de pins, le cheminement silencieux des hommes, tout accuse la singularité inquiétante de cette cohorte. A regarder de près, un témoin serait bien plus effaré encore en constatant que le gros de la troupe est constitué par des soldats de la Wehrmacht en armes (mais sans munitions) ... Robert est du pays, il connaît, en gros, l'itinéraire et sert de guide. Ernest malgré la performance physique que représente cette marche, ne sent pas la fatigue. Il philosophe, poétise, il trouve des formules à la fois si imaginées et si neuves ! Robert aime Ernest comme un grand frère et cette marche côte à côte dans la nuit prend un charme envoûtant.

Après Montjésieu, il fait grand jour... A l'approche de Saint-Germain, l'un des hommes va annoncer l'arrivée de l'étrange colonne. « Heureusement » disent les maquisards absolument ébahis ».

Le dimanche 12 octobre 1952, André Boussac, mort au champ d'honneur, reçoit à titre posthume, au cours d'une cérémonie à Mende, la croix de chevalier de la légion d'honneur et la croix de guerre avec palme.

Sur le lieu de l'embuscade, sur la Route nationale 88, à mi chemin entre la gare de Chanac et le village du Bruel, une stèle élevée par sa mère rappelle à jamais le sacrifice des deux héros morts le dix août 1944 pour la libération de la France et pour notre liberté : André Boussac, et Jean Charletoux. La municipalité du Bruel y a ajouté le nom d'un soldat du village mort pour la France à la guerre de 39-40, Ernest Vieilledent.



FFI

10.8.1944

NE LES OUBLIONS PAS